

DES MINISTRES

L'AFFAIRE

SALENGRO

Un film de Yves Boisset

france

2

france  .fr

diffuse prochainement un téléfilm
sur
l'assassinat de Roger Salengro.



Assassiné parce qu'il a initié les accords de Matignon et fait de la France sociale un exemple de société moderne : semaine de 40 heures, heures supplémentaires de travail payées, congés payés, droit à une activité syndicale dans dans l'entreprise et la Santé pour tous, qui deviendra la Sécurité Sociale.

Dans chaque commune de France, au moins une rue, une avenue, un boulevard porte son nom, mais

**qui sait aujourd'hui qui était
ROGER SALENGRO ?**

Dominique Antoine, productrice :

“Véritable ‘mélodrame’ politique consacré à un grand homme politique du Nord, *L’Affaire Salengro* a été réalisé en étroite collaboration avec la région Nord-Pas de Calais. Jamais le film n’aurait pu voir le jour sans l’aide du Centre régional des ressources audiovisuelles (CRRAV), de la ville de Lille, du Conseil Régional et des Conseils Généraux du Nord et du Pas de Calais. Je tiens à remercier ici chaleureusement toutes celles et ceux qui sont intervenus pour nous soutenir, et notamment le sénateur Daniel Percheron, Président du Conseil Régional, ainsi que Vincent Leclercq, Directeur Général du CRRAV.

Je souhaite également exprimer ma profonde gratitude à Bernard Accoyer, qui nous a ouvert pendant huit jours les portes de l’Assemblée nationale et nous a permis de tourner dans l’hémicycle l’une des séquences les plus émouvantes du film.

Grâce à ces soutiens essentiels, *L’Affaire Salengro* a bénéficié de conditions de production et de tournage qui ont su apporter à ce téléfilm un ‘plus’ incontestable au niveau de la création artistique.”

Scénario et dialogues originaux **Alain Scoff** et **Yves Boisset**
Sur une idée originale de **Alain Scoff**, avec la collaboration de **Jacqueline Cauët**
Une production de **Dominique Antoine** pour **Alchimic Productions**
Une coproduction **Alchimic Productions - Les Productions Franco American - CRRAV**
avec le soutien de la région **Nord-Pas de Calais** avec la participation de **France 2**
Producteur exécutif **Daniel Messère**
Musique composée, orchestrée et dirigée par **Angélique et Jean-Claude Nachon**



Fiction France 2
Responsables de la soirée "Histoires"
Marie Dupuy d'Angeac, France Camus
Directeur de la Fiction
Jean Bigot

Un film de **YVES BOISSET**
Avec **BERNARD-PIERRE DONNADIEU**
DANIEL MESGUICH

**ALAIN RIMOUX, FRANÇOIS MOREL, JULIE-MARIE PARMENTIER,
CHRISTIAN BRENDEL, MAXIME LEROUX, JEAN-CLAUDE DREYFUS...**

Jun 1936

Le Front populaire de Léon Blum fait face à des grèves très dures qui se multiplient dans toute la France et paralysent l'économie du pays. Un homme va réussir à remettre la France au travail, seul et sans employer la force : Roger Salengro, ministre de l'Intérieur de Léon Blum et principal artisan des accords de Matignon. L'homme des congés payés, de la semaine de quarante heures et des salaires minimaux pour les travailleurs. Le patronat et la droite ne pardonneront jamais à Salengro ces acquis sociaux vraiment révolutionnaires pour l'époque. Ils montent contre lui une campagne de calomnies d'une extrême violence en l'accusant du pire crime qu'on ait pu commettre en ces années-là : avoir déserté pendant la guerre de 14. C'est un mensonge avéré. Mais, calomniez, il en restera toujours quelque chose. Le nom de Salengro en restera sali.

YVES BOISSET

V
Votre nouveau film fait
revivre Roger Salengro,
une personnalité
aujourd'hui quelque peu
oubliée...

Etrangement, alors que de nombreuses rues portent son nom en France, il nous est presque totalement inconnu. J'ai fait l'expérience d'interroger quelques personnes de mon entourage. "Salengro ? C'était un résistant, non ?" Quelqu'un pensait même qu'il était... joueur de foot ! Je précise qu'il habitait à proximité d'un "Stade Salengro". C'est dire en tout cas combien l'ancien maire de Lille a été oublié, alors même que l'on vit sur les acquis de ses combats politiques. Les congés payés, la semaine de 40 heures et même la Sécurité sociale (qu'il appelait la "santé pour tous"), c'est grâce à lui ! Et on n'imagine pas non plus à quel point il était populaire. Ses obsèques nationales, le 22 novembre 1936, ont rassemblé plus d'un million de personnes. Du jamais vu pour un homme politique.

Rigueur de l'enquête et dénonciation des injustices :

l'œuvre d'Yves Boisset égratigne depuis longtemps l'histoire de France. Sans rien perdre de sa colère, le réalisateur signe, avec "L'Affaire Salengro", un mélodrame politique tout en sensibilité et en émotion.



Pourquoi vous êtes-vous intéressé à cette affaire ?

Parce qu'elle montre que dans le milieu politique on peut abattre son adversaire avec des mots, aussi sûrement qu'avec des balles. Ce qui, par bien des aspects, rejoint d'autres cas plus récents, notamment l'affaire Pierre Bérégovoy. Les polémistes d'extrême droite Henri Béraud, Charles Maurras et Léon Daudet, qui sont à l'origine de l'ignoble campagne de presse contre Roger Salengro, n'avaient certainement pas pu prévoir qu'ils allaient le pousser au suicide, mais ils voulaient clairement se débarrasser de lui. Par ailleurs, au-delà de cette dimension politique et critique, j'ai trouvé l'histoire de Roger Salengro tout à fait bouleversante. Un innocent poursuivi par la calomnie, dont le monde, les valeurs, les repères s'écroulent peu à peu... c'est un vrai mélodrame.

En évoquant les combats du Front populaire et les figures politiques qui les ont incarnés, y avait-il également une volonté de porter un regard sur aujourd'hui ?

Les recherches que j'ai menées pour ce film m'ont apporté la conviction que Roger Salengro était indiscutablement un homme honnête et intègre. Il faisait partie, avec Léon Blum, de ces hommes politiques sincèrement altruistes qui se battaient pour un idéal, dans l'espoir de changer la société, ou tout au moins de la rendre meilleure. Aujourd'hui, c'est vrai, le moule s'est un peu brisé... Les politiciens se battent davantage pour leur carrière ou pour l'exercice du pouvoir.

On retrouve dans ce film votre goût pour l'Histoire et ses secrets...

Absolument. J'ai abordé la préparation comme une enquête journalistique. Avec mon ami Alain Scoff, fidèle coscénariste de près d'une dizaine de mes films, j'ai retrouvé, lu, étudié, épiluché à peu près tout ce qui existait sur l'affaire

et je ne crois pas que l'on puisse prendre le film en défaut d'un point de vue historique. Je travaille toujours avec ce même souci d'exactitude, en devenant, d'une certaine manière, spécialiste d'un sujet. Je sais que certains de mes précédents films ont suscité des polémiques, qu'ils ont été attaqués à cause des thèses qu'ils défendaient. Mais, historiquement, ils étaient et restent irréprochables. Ce que j'ai montré dès 1972 dans *L'Attentat*, à propos de l'enlèvement de Ben Barka, a par exemple été confirmé par la suite.

"L'Affaire Salengro" témoigne, en parallèle, d'une approche plus intime de l'Histoire, qui n'a que peu à voir avec "un film à thèse". Avez-vous l'impression d'avoir signé un film différent de vos autres réalisations ?

Oui. On retrouve dans *L'Affaire Salengro* la plupart de mes préoccupations habituelles, notamment la question de l'injustice — le combat d'un homme seul pour défendre ce en quoi il croit — qui traverse pratiquement tous mes films.

Mais, cette fois, je me suis orienté vers davantage d'émotion. J'ai été sincèrement bouleversé par cette affaire.

Les rapports de Salengro avec Blum, la disparition de sa femme, la maladie de sa mère..., tout ce que j'ai appris du personnage m'a personnellement touché. Et j'ai essayé de m'emparer de cette sensation pour la transmettre

à l'écran. Pour cela, il faut dire — même si ça a l'air convenu — que j'ai été particulièrement bien aidé par des acteurs absolument formidables.

Et notamment, en premier lieu, par Bernard-Pierre Donnadiou...

C'est un film à la première personne. Salengro est quasiment de toutes les scènes. Il fallait un acteur capable d'assumer cette intimité, cette fragilité, cette émotion, tout en témoignant de la grandeur et du charisme de l'homme politique. Bernard-

Pierre Donnadiou était tout désigné pour le rôle. Et il s'est totalement investi dans son personnage.

On l'avait rarement vu dans un rôle aussi fragile. Et il y est bouleversant. Est-ce que vous vous attendiez à une telle performance ?

Bernard-Pierre Donnadiou est

quelqu'un que je connais très bien, nous avons fait sept films ensemble, nous sommes très amis. Et je sais, moi, que derrière ses apparences de gros ours, derrière l'image rugueuse ou brutale qu'il peut renvoyer, il dissimule une gigantesque sensibilité et une grande tendresse. Ça m'intéressait de montrer cet aspect-là de sa personnalité, de lui confier un rôle de victime après tous ces durs à cuire qu'il a incarnés dans ses précédents films, et notamment dans les miens.

Daniel Mesguich, Jean-Claude Dreyfus, Philippe Laudenbach, Maxime Leroux..., on retrouve certains acteurs de la "tribu" Boisset. Comment travaillez-vous avec eux ?

Renoir disait qu'à partir du moment où l'on choisit un acteur pour un rôle et qu'on est sur la même longueur d'onde



par rapport au personnage, l'essentiel de la direction d'acteurs est fait !

L'idée ne me viendrait pas, en effet, d'expliquer aux comédiens comment ils doivent jouer une scène ou prononcer une réplique. J'essaie plutôt d'avoir de bonnes relations avec eux — la plupart sont même souvent des amis dans la vie — et de créer une ambiance, un climat qui les rapprochent de leur personnage. Plutôt que de jouer au réalisateur hyper dirigiste sur le plateau, je préfère qu'on se retrouve, un climat qui les rapprochent de leur personnage. Plutôt que de jouer au réalisateur hyper dirigiste sur le plateau, qu'on parle. De tout. De cinéma, de littérature, de l'époque.

Je les amène à être dans le "mood" du rôle. J'aime que les acteurs se sentent libres ensuite d'apporter leur propre part d'émotion. J'ai l'impression, d'ailleurs, que ce climat transparait à l'écran. On sent que les comédiens ont plaisir à jouer, même des rôles de salauds...

Ce climat semble avoir imprégné l'ensemble de votre film...

Oui. Même les figurants se sont pris au jeu. Ils vivaient véritablement l'histoire que nous étions en train de raconter. Le tournage dans l'hémicycle de l'Assemblée nationale a été un moment absolument incroyable. La scène a relevé de l'exploit, filmée en une seule journée, avec trois caméras, dans des conditions de quasi-direct pour préserver la tension du moment et l'intensité des discours de Blum et Salengro. Les figurants, dans le public, réagissaient de manière très libre. Insultes, protestations..., tout cela était tout à fait inattendu. De même, la scène d'ouverture — la grève sur le carreau de mine tournée sur le site minier de Wallers-Arenberg — a réuni des centaines de figurants qui, pour la plupart, étaient d'anciens

mineurs. L'altercation avec Bernard-Pierre Donnadiou n'était pas du tout écrite.

Elle est venue de manière spontanée. L'un des "grévistés" s'énerve : *"Au pays des promesses, vous ne m'aurez pas ! Parce qu'y a tout le temps des paroles et jamais d'écrit !"* Donnadiou-Salengro répond : *"C'est paru dans les journaux !"* Le figurant, comme s'il revivait ses propres luttes, comme s'ils défendaient ses propres préoccupations, a continué : *"Hé ben moi, je le prends pas, le journal, j'ai pas les moyens !"* *"Alors, je te paye l'abonnement"* conclut Donnadiou. Tout a été entièrement improvisé. Preuve que *L'Affaire Salengro* a d'étonnantes résonances avec notre époque...





Bernard-Pierre
DONNADIEU



Daniel
MESGUICH



Salengro

DONNADIEU

Depuis "Jusqu'au bout" en 2005, vous vous étiez fait plutôt rare à la télévision...

Ce rôle de délégué syndical inspiré de l'affaire Cellatex a marqué une étape décisive dans ma carrière. J'ai dit à Maurice Failevic, le réalisateur : "Là, tu me fous dans la merde. Comment enchaîner après ça ?" Ce film a placé la barre tellement haut... Je me souviens, étudiant, d'avoir été fasciné par Anatoli Solonitsyne, l'immense interprète d'Andreï Roublev dans le film de Tarkovski. Je l'admirais, ce gars, mais je me disais : "Voilà un acteur qui est foutu !". Qu'est-ce qu'on peut bien faire après un tel rôle ? Il vient de tourner un chef-d'œuvre, il ne pourra jamais accepter moins... De fait, pendant trois ans,

**Celui qui a prêté
son charisme
aux grandes figures
de l'Histoire**

**(Jaurès, Charlemagne, Napoléon, Jean Monnet),
fait revivre Roger Salengro,
sous la caméra de son complice Yves Boisset.**



j'ai refusé tous les rôles qu'on m'a proposés. C'est dire combien j'estime ceux que j'ai acceptés cette année, dans *A droite toute* de Marcel Bluwal (*) et dans *L'Affaire Salengro* d'Yves Boisset.

Sur quels critères jugez-vous les propositions qui vous sont faites ?

Les petites histoires familiales ou les marivaudages nombriéristes dans lesquelles le cinéma français se complaît, par exemple, ça ne m'intéresse pas. Mais alors pas du tout ! Moi, il faut qu'on me parle de l'homme, de choses vraies, profondes. De sujets sociologiques, historiques, sociaux, philosophiques, du sens de la justice... Il y a tout cela dans *L'Affaire Salengro*. Forcément, les téléspectateurs vont se demander "Pourquoi est-ce qu'on nous parle de Salengro aujourd'hui ?".

Si vous voulez mon avis, la réponse est déjà dans la question... Voilà un personnage que l'on a un peu oublié et qui pourtant s'est battu pour des acquis sociaux que l'on est en train de perdre... Si le film peut émouvoir et faire réfléchir ; s'il peut montrer combien Salengro était grand, honnête, intègre ; s'il peut donner la nostalgie des hommes politiques d'avant, alors, il aura atteint son but. J'ai toujours été personnellement réfractaire à l'enseignement. Par contre, je crois beaucoup à la notion d'exemple. Un type qui est exemplaire me touche et me parle d'avantage que tous les plus grands cours magistraux réunis. Par ce qu'il transmet, par ce qu'il renvoie, il "m'éduque". J'ai envie de lui ressembler. J'espère que, en racontant aux jeunes d'aujourd'hui qui était Salengro, le film va susciter des vocations...

Montrer l'exemple, c'est le sens de votre "engagement" d'acteur ?

Un acteur — je dirais même tout artiste — est d'abord au service des autres. Prenez le cas d'un peintre, par exemple. Celui qui regarde un tableau n'a certainement pas le talent de celui qui l'a peint, mais il

faut bien qu'il ait un talent pour apprécier ce qu'il voit. Ça, c'est le rôle du peintre : mettre en lumière, révéler, raviver, à travers sa peinture, le talent de celui qui la regarde. C'est pareil avec le cinéma. Les bons acteurs sont ceux qui laissent des pages blanches aux spectateurs. Les bons films sont ceux qui laissent un peu d'espace à ceux qui les regardent pour qu'ils écrivent eux-mêmes l'histoire...

Comment avez-vous abordé le personnage de Roger Salengro ?

En préparation du tournage, j'ai vu beaucoup de films d'époque avec Salengro. Il avait une voix assez haut perchée et des gestes surprenants, des petits mouvements saccadés et brusques qui apparaîtraient assez ridicules aujourd'hui. Impossible de reproduire ces tics-là, au risque de le desservir totalement ! Par contre, je me suis inspiré de cette énergie, j'ai essayé de la comprendre et de m'en imprégner. Je ne crois pas qu'un acteur doive nécessairement se mettre "dans la peau du personnage".

(*) Pour ce film sur l'histoire de la Cagoule, diffusé le 8 février dernier sur France 3, Bernard-Pierre Donnadieu a reçu le Fipa d'or d'interprétation masculine en 2008.



(suite) Salengro
DONNADIEU

Il doit rester lui-même et raconter le personnage. Dans ce film, je ne suis pas Salengro. Je suis Donnadiéu qui vous raconte Salengro.

Vous entendez, quelque part, dans l'inflexion de ma voix, ce que je pense de lui. Dans chaque scène, il y a des lignes de force — comme dans un tableau — à mettre en évidence. Une fois qu'on les a trouvées, le texte se place tout seul.

A chaque fois, je me demande "pourquoi Salengro dit-il cela ?", autrement dit "qu'est-ce qu'il a voulu dire ?" et donc "qu'est-ce qu'il n'a pas voulu dire ?".

"Ce qu'il n'a pas voulu dire" : c'est le petit espace personnel que je me réserve pour, d'une certaine manière, donner mon propre avis.

"L'Affaire Salengro" marque votre septième collaboration avec Yves Boisset, après des films aussi remarquables et remarqués que "L'Affaire Dreyfus", "Le Pantalon" ou "Jean Moulin". Comment travaillez-vous avec lui ?

Yves Boisset connaît ses acteurs par cœur. Il est ouvert aux propositions. Il fait une grande confiance, laisse une grande liberté dans le jeu mais, l'air de rien, avec son côté décontracté, il sait exactement où il veut aller et il parvient très bien à nous orienter. Ça passe par des petits riens, des petites remarques qui mettent en situation, qui déstabilisent parfois, et on finit vraiment par se creuser la tête pour être à la hauteur !

Un exemple ?

La scène du suicide. Salengro écrit deux lettres, une à son frère et une à Blum. Je pensais naïvement qu'on me verrait assis à ma table et qu'on entendrait, en voix off, le contenu de ces lettres. Et là, Yves Boisset me dit : "Tu vas les lire en direct, en les écrivant." Quand un metteur en scène de sa trempe suggère ça, on cogite... Ah bon ? Alors

je parle tout seul ? Comment le faire ? Ça m'a pris au dépourvu, mais j'ai fini par comprendre ce qu'il voulait. Et il a eu mille fois raison. On n'aurait pas obtenu une telle intensité, une telle émotion, en voix off. "Cher Henri, le surmenage, la calomnie, c'est trop..." Et, à la fin, dans un souffle : "Je rejoins Léonie..." D'un coup, c'est comme si Salengro demandait pardon à son frère, comme s'il s'excusait face à lui. La scène prend une force incroyable...

Mesquich
BLUM

Après avoir été le bouillonnant Blum de "L'Affaire Dreyfus" (1995), Daniel Mesquich retrouve Blum en homme fort du Front populaire, malmené par l'affaire Salengro.

C'est la deuxième fois que vous incarnez Léon Blum pour Yves Boisset. Comment reprend-on ainsi un rôle ?

Il y a quelque chose d'amusant dans cette continuité. Le temps a passé et je retrouve un Blum qui a vieilli comme moi, avec moi. Je suis "raccord" en quelque sorte. Cela dit, je ne crois pas vraiment à la notion "d'incarnation". Quand je joue Blum, je ne me préoccupe pas tellement de la figure historique. Blum était une personne. Je joue un personnage.

Comment trouvez-vous alors le ton juste ?

D'abord dans la direction d'Yves Boisset, très fine, tout en nuances, avec beaucoup d'humour, d'écoute et de gentillesse. Mais surtout, "mon" Blum est né du rapport avec "le" Salengro de Bernard-Pierre Donnadiou. Je jouais par rapport

à son jeu, en réaction. Ça a été une belle rencontre personnelle et professionnelle (j'ai d'ailleurs fait appel à Bernard-Pierre pour *Du cristal à la fumée* que j'ai mis en scène au Théâtre du Rond-Point en septembre dernier). Quand on entendait "moteur !", on s'ajustait, comme un orchestre qui s'accorde avant un concert. On cherchait ensemble le "la". Cet ajustement-là l'a rendu Salengro et m'a rendu Blum...

Comment définissez-vous la relation Blum-Salengro ?

Un rapport de fraternité malgré les différences. L'un est de bonne famille, érudit, riche et puis, tout de même, président du Conseil. L'autre est son ministre, d'origine modeste, autodidacte, parfois rustre, sans culture... Et pourtant, quelque chose les rassemble. Ils souffrent tous deux des mêmes attaques. Ils n'avaient peut-être pas les mêmes amis, mais ils ont les mêmes ennemis. Il y a cette phrase très forte de Blum (peut-être est-elle historique, d'ailleurs ?) : "*Jamais le sale youpin n'abandonnera le déserteur*".



Léon Blum

L'homme du Front populaire

Enfant de la bourgeoisie juive parisienne, Léon Blum souffre de l'antisémitisme dès ses débuts dans le milieu intellectuel comme critique littéraire. Ses premiers pas en politique, il les fait durant l'affaire Dreyfus : il rencontre Jaurès, co-fonde *L'Humanité* en 1904 et milite à la SFIO.

En 1919, il accède au cercle dirigeant de la SFIO, est élu député de la Seine et en 1920, au Congrès de Tours, il refuse l'adhésion à la III^e Internationale pour préserver "la vieille maison socialiste". 1934, SFIO et PCF signent un accord

d'engagement politique mutuel qui débouche sur le "Front populaire" et la victoire aux législatives de 1936. Le premier gouvernement à dominante socialiste de la III^e République s'installe, avec Léon Blum en président du Conseil.

Pour Blum, une année difficile commence : grève générale et obligation pour le patronat d'accorder les congés payés et la baisse du temps de travail ; guerre d'Espagne et choix d'une non-intervention ; dévaluation du franc ; calomnies de l'extrême droite et vague d'antisémitisme suite à son arrivée au pouvoir. En

juin 1937, sa démission amorce la fin du Front populaire dont la défaite sera définitive en 1938 avec l'arrivée de Daladier au pouvoir.

En 1940, Blum est arrêté et traduit devant la Cour de Riom en tant que responsable politique de la guerre avant d'être livré par Laval aux nazis et déporté en 1943.

En 1945, De Gaulle lui propose un poste de ministre qu'il refuse. Il préfère le journalisme et la direction du *Populaire*. Le 30 mars 1950, à 77 ans, il meurt d'un infarctus.

1890 1915 1919 1925



LE 30 MAI,

Naissance de Roger Salengro à Lille, d'un père bonnetier et d'une mère institutrice. Après des études de lettres (dont un an au lycée Lakanal de Sceaux), il adhère à la SFIO en 1909.

Fin 1912, il effectue son service militaire au 33^e régiment d'infanterie d'Arras.

Participe aux combats d'Artois et de Champagne où sa bravoure lui vaut d'être nommé "cycliste du chef", autrement dit agent de liaison. Le 7 octobre, il s'aventure dans les lignes ennemies pour récupérer les papiers de son défunt ami, le sergent Demailly. Fait prisonnier par les Allemands, il rejoindra Lille en novembre 1918, affaibli par trois ans de captivité.

1919-1925

Elu conseiller municipal de Lille sur la liste de Gustave Delory puis conseiller général du canton de Lille-Sud-Ouest, Roger Salengro s'impose comme un important leader de la SFIO, cristallisant sur sa personne, depuis la scission du congrès de Tours (1920), la haine des communistes.

1925-1936

Il succède à Gustave Delory comme maire de Lille. Réélu par deux fois, il modernise la ville pendant les onze années de son mandat, qu'il cumule avec celui de député à partir de 1928. Sa politique sociale et son courage politique lui valent l'attachement des classes populaires. Mais les communistes l'accusent, en 1931 dans "L'Enchaîné", d'avoir déserté en 1915.



LETS.
TRO.



*"Ce n'est pas les grévistes qui
s'en prennent au gouvernement,
**c'est le patronat qui
veut déstabiliser
le gouvernement"***

RI.
QUITE



JULIE-MARIE PARMENTIER

Amélie Deschamps

Le journalisme de l'extrême

Culot, ambition, jolie plume, Amélie veut réussir dans le métier. Pas dans les rubriques féminines, dans le grand reportage, "les enquêtes à l'américaine, les scandales, l'investigation". Quand le patron de *Gringoire*, lui propose d'enquêter sur Salengro, précisant qu'on finira bien par trouver quelque chose contre lui, elle — qui ne s'intéresse pas à la politique — répond droit dans les yeux : "Faites-moi confiance, moi je trouverai".

La voilà partie ! Uniquement dans la direction des anti-Salengro. Pas de contre-enquête.

La mission de "première femme reporter de guerre en Espagne" dont elle rêve, elle l'aura peut-être mais quand *Gringoire* aura eu la peau de Salengro.

Décue par une rédaction où ses articles sont signés Henri Béraud, elle se tourne vers *Candide*.

Si elle obtient un entretien exclusif avec Salengro, Gaxotte lui en promet la signature. Elle se fait passer pour une journaliste américaine et Salengro ne se méfie pas. Interview réalisée en confiance, publication d'un article nauséabond. Ce dernier coup de poignard dans le dos est venu d'une jeune femme qui se disait journaliste et ignorait la déontologie.

1936



JUIN

Nommé ministre de l'Intérieur par Léon Blum après la victoire du Front populaire, Salengro a affaire à un pays paralysé par les grèves. Principal artisan des accords de Matignon, il multiplie les déplacements en province pour résoudre les conflits. Il remet la France au travail sans employer la force.

JUILLET-AOÛT

En réaction à sa bataille parlementaire pour la dissolution des ligues factieuses et la nationalisation des gazettes d'extrême droite, Roger Salengro devient l'objet d'une violente campagne de presse où réapparaît le spectre de sa "désertion". "L'Action française" commence le 14 juillet. "Gringoire" renchérit le 21 août.

SEPTEMBRE

La spirale infernale : à chaque réponse de Roger Salengro succède une contre-attaque encore plus injurieuse et calomnieuse. Léon Blum demande l'examen de son dossier militaire par une commission indépendante, présidée par le général Gamelin. La commission innocente Salengro.

NOVEMBRE

Le 13, interpellée par Henri Becquart, député conservateur de Lille, l'Assemblée nationale, par 427 voix sur 503, affirme son soutien à Roger Salengro contre les accusations de l'extrême droite. Mais "Gringoire" ironise : "On a blanchit Salengro, le voilà Propengro".

Epuisé, usé et toujours marqué par la mort de sa femme (dix-huit mois plus tôt), Roger Salengro met fin à ses jours dans la nuit du 17 au 18.

Le 22 novembre, ses obsèques nationales rassemblent plus d'un million de personnes.

**Henri Béraud,
Charles Maurras
Entre haine et violence**

Nationaliste, antidémocratique, antirépublicaine, anti-parlementariste, anti-communiste, antisémite, cette presse manifeste une haine viscérale pour le Front populaire et une sympathie affichée pour les régimes fascistes. Parmi les hommes qui l'incarnent :

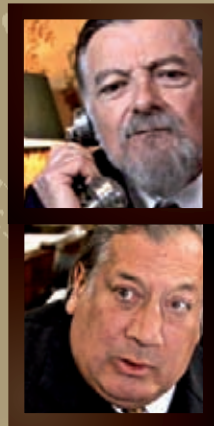
• **Henri Béraud.** Ce touche-à-tout devenu journaliste et romancier est le directeur politique officieux, l'éditorialiste et l'âme de *Gringoire*, de 1928 à 1943. Condamné à mort en 1944 pour intelligence avec l'ennemi, il sera gracié

par le général de Gaulle.

• **Pierre Gaxotte**, directeur de *Candida*, de *Je suis partout* et collaborateur de *L'Action française*, est agrégé d'histoire. De Léon Blum, il écrit : *"Il incarne tout ce qui nous révolte le sang et nous donne la chair de poule. Il est le mal, il est la mort."* Après la Libération, il écrit dans *Le Figaro* et est élu à l'Académie française en 1953.

• **Charles Maurras** est le fondateur du quotidien royaliste *L'Action française*, creuset des principaux mouvements d'extrême droite des années 30. En 1945, il est condamné à la réclusion criminelle à perpétuité pour haute trahison et intelligence avec l'ennemi.

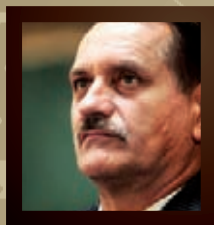
PHILIPPE LAUDENBACH



JEAN-CLAUDE DREYFUS

"J'ai lutté de mon côté, aussi vaillamment que possible, mais je suis à bout. Rongé moi aussi par la calomnie. S'ils n'ont pas réussi à me déshonorer, au moins porteront-ils la responsabilité de ma mort.

Car je ne suis ni un déserteur, ni un traître.."



MAXIME LEROUX

**Henri Becquart
L'ennemi politique**

Né le 1^{er} octobre 1891 à Houplines, le député Nord à la Fédération républicaine française, ennemi politique de Roger Salengro, est à l'origine de la campagne calomnieuse montée contre ce dernier.

Le 10 juillet 1936, il réclame au ministre de la Défense, Édouard Daladier, des explications sur l'attitude du soldat Salengro pendant la Première Guerre mondiale. L'accusation de désertion est lancée, bientôt relayée par la presse d'extrême droite. Roger Salengro a beau se défendre, Henri Becquart ne désarme pas. Le 13 novembre 1936, il interpelle l'Assemblée nationale

qui, unanimement, affirme son soutien au député-maire de Lille. Quelques jours plus tard, Salengro se suicide...

Toujours député en juillet 1940, Henri Becquart vote la remise des pleins pouvoirs au maréchal Pétain et soutient ouvertement le régime de Vichy. Mais, dès le mois de septembre, convaincu d'avoir été trompé, il s'engage activement dans la Résistance. Sous la IV^e République, il ne retrouvera plus de mandat parlementaire et participera à la vaine tentative de relance de la Fédération républicaine, en tant que secrétaire général du parti. Il meurt le 19 mars 1953.

FICHES

THE CENTIQU

Un film (108 minutes)
de **Yves Boisset**

Scénario et dialogues
originaux **Alain Scoff**
et **Yves Boisset**

Sur une idée originale
de **Alain Scoff**,

avec la collaboration
de **Jacqueline Cauët**

Directeur de production
Daniel Messère

Directeur de la photo
Yves Dahan

Décors **Catherine Bluwal**

Montage
Yves Deschamps

Son **Philippe Fabbri**,
Benoît Samaran,
Denis Leleux

Costumes
Catherine Gorne
Achdjian

Musique composée,
orchestrée et dirigée
par **Angélique**
et **Jean-Claude Nachon**

Une production
de **Dominique Antoine**
pour **Alchimic Productions**

Une coproduction
Alchimic Productions
Les Productions Francô
American - CRRAV avec
le soutien de la **région**
Nord-Pas de Calais
avec la participation
de **France 2**

Avec la participation
de **TV5 Monde et de 13^e Rue**
Universal Global Networks
France

Avec le soutien du
Centre National
de la Cinématographie

Avec le soutien de la
PROCIREP - Société
des producteurs

Avec le soutien de **l'ANGOA**

Avec la participation du
Département du Nord

Avec la participation du
Département du Pas
de Calais

Avec le soutien
de la Ville de Lille

Scripte **Jacqueline**
Granier Deferre

1^{ers} assistants réalisateurs
Ferdinand Verhaeghe
Fabrice Grange

Coiffure **Cathy Jabès**

Maquillage
Anna Arribas Ravaloson

Régie **Christine Gaymay**
Martine Derda

Étalonnage **Isabelle Laclau**

Tourné à l'Assemblée
nationale

E / ARTISTIQUE

Bernard-Pierre Donnadieu
(Roger Salengro)

Daniel Mesguich (Léon Blum)

Julie-Marie Parmentier
(Amélie Deschamps)

Jean-Claude Dreyfus
(Henri Béraud)

Maxime Leroux
(Henri Becquart)

Philippe Magnan
(Horace de Carbuccia)

François Morel (Henri)

Christian Brendel
(Marx Dormoy)

Alain Rimoux
(Edouard Daladier)

Philippe Laudénbach
(Charles Maurras)

Isabelle Sadoyan
(La mère de Salengro)

Laure Killing (Thérèse Blum)

Jacques Chailleux (Ménard)

Jean-Pierre Bagot (Ducloux)

Françoise Pavy (Catherine)

Agnès Cattegno (Sylvie)

Benoît Solès (Pierre Gaxotte)

Jean-Pol Dubois
(Léon Daudet)

Bernard Bloch
(le président Herriot)

Emmanuel Genvrin
(Pierre Guimier)

Jean Bouchaud (Léon Renier)

Jacques Brunet
(le colonel Arnoult)

Yves Collignon
(le capitaine Danset)

Didier Agostini
(le collaborateur de Salengro)



Attachées de presse :

France 2

Isabelle Delecluse > 01 56 22 46 93

isabelle.delecluse@france2.fr

Assistée de **Anne-Marie Leca** > 01 56 22 41 60

annemarie.leca@france2.fr

Alchimic Productions

Marie-Hélène Doré > 06 60 40 41 04

marie@alchimos.fr

Edité par la Direction de la Communication de France 2
7, Esplanade Henri de France - 75907 Paris CEDEX 15

Photo France 2 / Gilles Scarella / Jacques Morell

Photo Alchimic / Luc Moleux et Jean-François Delon

Directeur artistique des Editions : **Philippe Baussant**

Conception et réalisation : Philippe Baussant

Rédaction : **Cyrille Latour**

Chef du service des Editions : **Marie-Jo Fouillaud**

Chef du service Photo : **Violaine Petite**

Directeur de la Communication : **Stéphane Bondoux**

Chef du service de Presse : **Anne-Laure Mosser**

Directeur de la publication : **Patrick de Carolis**

Impression Expagina - N° ISSN 1764 1608

Mars 2009

Retrouvez l'intégralité
des photos sur notre serveur Extranet :
<https://pro.france2.fr>
Rubrique Photopress

france2.fr



france télévisions

